

enclos palissadé et sa cour; présentant des facilités de circulation enviabiles par nos maisons européennes. Dès le premier coup-d'œil j'étais convaincu que cette habitation devait avoir été élevée par d'autres mains que celles des indigènes. Nous y entrions, Mwama et moi; nous la trouvions complètement déserte.

Pendant que sir William parlait, ses deux compagnons écoutèrent avec une attention soutenue.

Ils entrevirent immédiatement tout le parti qu'on pourrait tirer de cette circonstance.

— Aussi, continua l'Anglais, je me suis mis dans la tête que si nous pouvions nous procurer cette habitation à titre de locataires, nous y serions diantrement bien casés.

— Et où se trouve-t-elle?

— A cent pas d'ici.

— Derrière le village?

— Oui, mais avec communication directe.

— Superbe occasion.

— C'est incontestable.

De Sambry eut un moment de réflexion.

— Louons-là, fit-il.

— Pour cela nous devons voir le chef de Kimpoko.

— Nous irons chez lui.

— Mais, il est invisible.

— Allons donc! Quelques présents nous ouvriront la porte de son temple.

VII

NOUVEAUX LOCATAIRES

Le lendemain, en effet, les explorateurs furent reçus chez le monarque Batéké.

L'introduction avait marché assez facilement, eu égard aux cadeaux relativement importants qu'on avait fait miroiter sous les yeux du chef.

A vrai dire, c'était une bouteille de vieux rhum qui avait ouvert définitivement le chemin; et, pour rendre celui-ci plus sûr encore, de Sambry s'était muni d'une autre bouteille qu'il se proposait d'exhiber, en cas de contestation.

On fut introduit avec grand cérémonial par un esclave, qui se confondait en salutations et en révérences.

Sir William, parti en chasse depuis l'aurore, n'accompagnait pas ses camarades, ce qui, du reste, n'avait aucune importance.

Le chef, accroupi à terre, sur une natte usée, et entouré d'une demi-douzaine de ses dignitaires, fit aux explorateurs un accueil cordial.

Dans un coin de la salle, un nègre, la lance et le bouclier au poing, faisait la garde, comme s'il avait à surveiller l'entrée du temple.

Mais ce qui étonnait superlativement les deux Européens, c'est qu'on offrit à chacun une chaise de fabrication européenne, et couverte de paille tressée, absolument comme dans les pays non africains.

Ils s'y assirent avec bien aise et la conversation s'entama.

De Sambry se mit à faire ressortir au monarque les sentiments d'amitié et de fraternité que nourrissaient à l'égard des noirs tous les blancs en général, et eux, explorateurs, en particulier. Il parla de civilisation, de bons rapports et de responsabilité mutuelle, et s'efforça de faire ressortir les qualités dominantes qui placent les Européens au-dessus de la race nègre. Il cita la puissance de ses dieux et leur pouvoir sans limite, mettant dans son discours tous les arguments qui plaidaient en faveur de sa cause.

Le monarque ne riposta point.

Il se borna à l'écouter attentivement, approuvant de la tête et du geste, et glissant de temps en temps seulement quelques mots incompréhensibles dans l'oreille de ses ministres.

De Sambry s'aperçut immédiatement de la bonne impression qu'il produisit.

Le docteur lui cligna de l'œil, en guise d'encouragement.

Alors le chef blanc voulut faire une tentative dans l'intérêt de l'œuvre entreprise par l'expédition.

Il commença à faire une charge à fond contre l'esclavage ainsi que contre les négriers qui en sont les suppôts.

Mais à peine avait-il lancé quelques phrases sur ce chapitre, que le chef nègre et ses courtisans se mirent à se livrer à un remue-ménage, qui fit mourir les mots sur les lèvres de l'Européen.

Harris toussa légèrement et, se penchant vers son compagnon :

— Prenez garde, dit-il ; le moment semble inopportun

— Je le crains aussi.

Et aussitôt, il changea de thème, se réservant de revenir à la res-
cousse, dans une autre occasion.

Lorsque de Sambry eut fini de parler, le monarque répondit affa-
blement que les Européens qui ne projetaient aucun attentat contre
les lois indigènes ou contre les coutumes locales, trouveraient tou-
jours en lui un frère et même un soutien ; que les noirs ne sont pas
méchants, mais qu'il faut qu'on les respecte ; que lui, chef de Kimpoko,
n'avait jamais plus de chagrin que quand il fallait faire la guerre,
soit à des semblables, soit à des étrangers ; que le sang et la violence
lui faisaient horreur et qu'enfin son rêve était de vivre sur un pied
de bonne entente avec tout le monde.

— Demandez, du reste à mes sujets, conclut-il, s'ils ont à se plain-
dre. Je leur procure la richesse en leur servant de père plutôt que
de roi. Leurs champs sont fructueux et leurs moissons importantes.
Dans leurs demeures, bien bâties, règne l'opulence, tandis que leurs
familles s'accordent parfaitement, parce que j'empêche les fréquentes
querelles qui sont la ruine et la décadence de nos voisins.

— C'est ce que nous avons déjà observé avec plaisir, intervint de
Sambry.

— Les hommes blancs ne savent pas combien il est difficile de se
créer une autorité parmi les sujets indigènes et combien peu ils
comprennent leurs propres intérêts.

— Notre frère se trompe ; nous connaissons les indigènes d'assez
près pour les avoir étudiés depuis déjà plus d'un an.

— Vous venez donc de loin ?

— Nous avons commencé notre voyage à la côte, puis nous sommes
descendus tout le long du fleuve Ogôoué pour venir ensuite jusqu'ici,
par voie de terre, via Gnango et Okolo-Bouali.

Le monarque eut un geste de surprise.

— Vous avez fait tout ce trajet à vous deux ?

— Non, frère, nous étions six.

— Et où sont les autres ?

— L'un nous accompagne encore, et est en ce moment en chasse
aux alentours du village. Quant aux autres, il sont morts.

— Morts ? Tués par les indigènes ?

A ce souvenir, si subitement évoqué, de Sambry ne put contenir
un soupir de tristesse :

Il n'ont pas été tués par les nègres, répondit-il ; ils sont tombés
de fatigue et de maladie.

— Que le grand fétiche les garde ! fit le monarque, d'une voix douceuse.

Cet incident semblait faire languir la conversation, car tout le monde se tut, livré à ses idées.

Enfin le chef nègre reprit la parole.

— J'ai beaucoup connu les frères blancs, continua-t-il, puisque l'un d'eux a habité Kimpoko pendant de longs mois.

Un éclair illumina les yeux des explorateurs.

— Son nom ? s'écrièrent-ils à la fois.

— Je l'ignore, mais c'était un brave cœur, un homme savant et un frère que j'aimais bien.

— Et il est reparti ?

— Hélas, non, il est mort aussi, comme tant des siens.

— Mort ! fit de Sambry avec un serrement du cœur.

— Je lui ai fait des funérailles solennelles, comme si c'eût été un roi. Je lui ai choisi une place isolée pour y déposer ses cendres et j'ai planté sur sa tombe une pierre commémorative, pour rappeler à tous son passage au milieu de nous.

Les révélations du monarque produisirent une profonde impression sur les explorateurs.

Un monde de pensées reconnaissantes gonfla leur poitrine, et ils faillirent se jeter aux genoux du nègre, pour les embrasser.

Jamais encore ils n'avaient rencontré autant de sollicitude dans ce pays où la haine, l'extorsion et le mépris règnent en maîtres.

L'acte posé par le Batéké leur était un soulagement, une consolation dans leurs peines, comme si une aurore nouvelle s'ouvrait devant eux.

Il leur semblait que le bon traitement réservé au mort retombait sur eux-mêmes ; que la conservation de sa mémoire était un bienfait que le hasard leur appelait à reconnaître, et que cet Européen, ce frère mort se réjouirait dans sa tombe en sentant fouler les herbes par des pieds amis.

Non sans peine, de Sambry domina son émotion.

— Et où se trouve ce tombeau ? demanda-t-il.

— Au bord du fleuve.

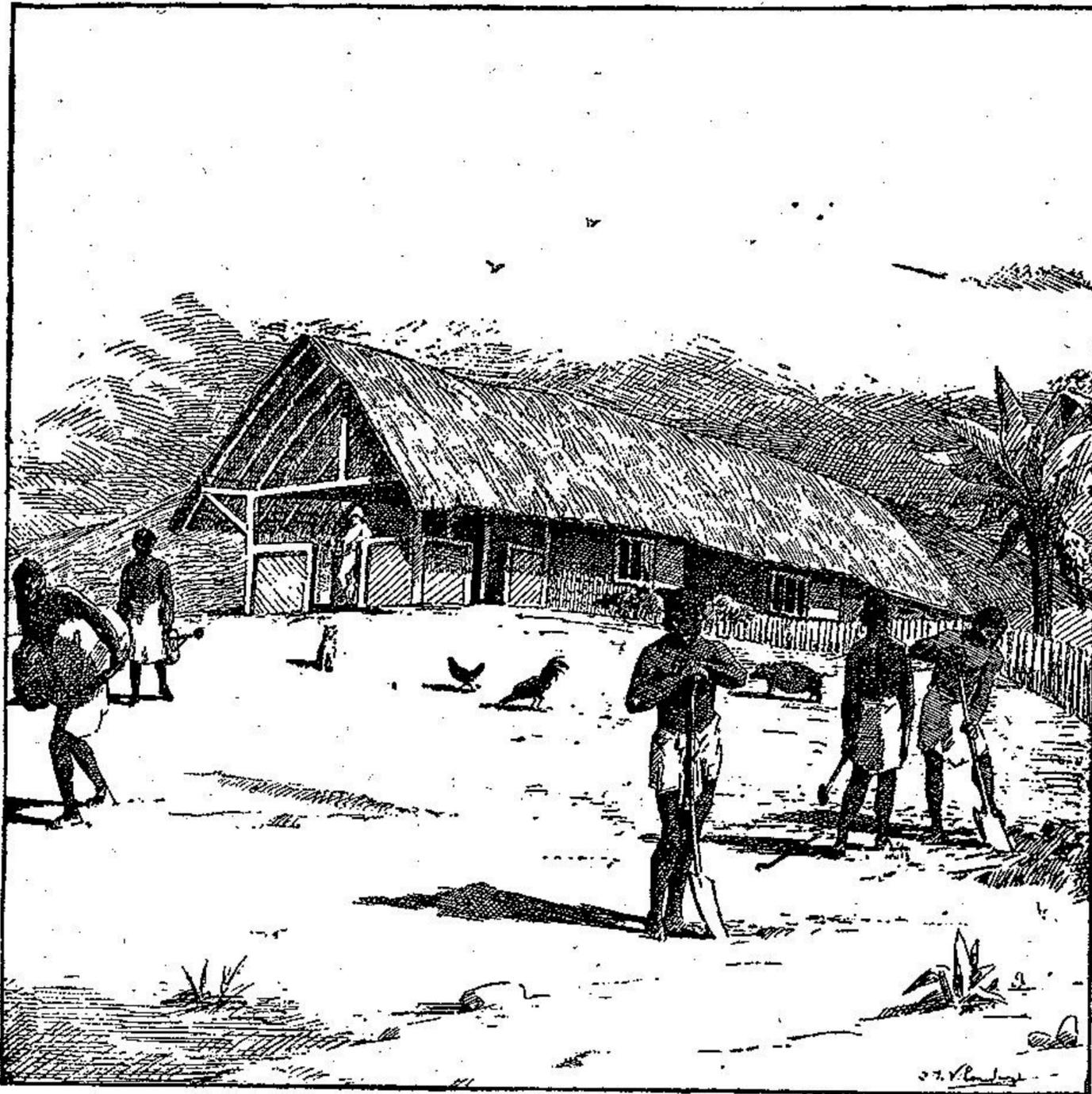
— Nous irons y déposer nos larmes.

— Demain, je vous y conduirai.

— Vous-même ?

— Oui, moi-même.

- Oh ! que de bonté, frère.
 Le monarque sourit tristement.
 — Bien souvent, dit-il, je m'y rends pour causer avec le défunt.
 — Vous l'aimiez donc à ce point ?
 — Si je l'aimais !



C'ÉTAIT UNE MAISON CONSTRUITE PAR UN CONNAISSEUR. (P. 71.)

- Était-il jeune ?
 — Dans la fleur de l'âge.
 — Français.
 — Oui, Français.
 Les explorateurs ne purent étouffer les sanglots qui naquirent dans leur gorge.

Leurs paupières s'humectèrent d'un flot de larmes, et, pendant quelques minutes, les hoquets de leur douleur rompirent seuls le silence respectueux qui régnait dans l'habitation.

Cependant il fallut s'enhardir contre la situation.

Pleurer ne servait de rien ; agir valait mieux.

De Sambry domina ses impressions, et séchant ses pleurs :

— Y a-t-il longtemps que ce Français est mort ? interrogea-t-il.

— Depuis un an.

— Et combien de temps a-t-il résidé auprès de vous, frère ?

— Plus de deux ans.

Le chef blanc recueillit ses souvenirs et s'efforça de se remémorer le nom d'un explorateur français qui put être tombé vers cette époque et dans ces lieux.

Rien ne lui révéla le mystère qu'il voulait découvrir.

— Et vous ignorez absolument son nom ? insista-t-il.

— Absolument.

— Cependant...

— Nous l'appelions Nkundi (*ami*).

— Il ne vous a jamais dit d'où il venait ?

— Si : de la côte, comme vous.

— Où allait-il ?

— Je ne sais.

Décidément les renseignements étaient vagues ; mais ce qui était certain, c'était que l'explorateur de jadis s'était éteint au sein d'un peuple qui le vénérât, et dans les bras d'un monarque qui avait pour lui tant de respect, que, pour honorer sa mémoire, il avait fait ce que jamais, de connaissance d'homme, aucun indigène n'avait pratiqué.

Aussi, une immense reconnaissance grandissait encore dans l'âme des explorateurs, à l'idée que tous ces soins, toutes ces sollicitudes avaient été rendus à un des leurs, un Français, un ami, un parent peut-être.

Un devoir s'imposait à eux.

Remercier le brave nègre.

Et de fait, ce remerciement les dédommageait de toutes les vilénies qu'on leur avait déjà appliquées, de toutes les disputes qu'il avait fallu continuellement entamer avec les autres chefs indigènes, lesquels, sans distinction aucune, n'avaient jamais qu'un seul but : la tromperie et le mensonge.

De Sambry voulut ne point manquer à sa tâche.

Il s'inclina profondément devant le monarque.

— Mon frère, dit-il, acceptez la réelle gratitude de quelques Européens, pour votre noble conduite. En honorant notre compatriote, en lui prodigant votre amitié et votre bienveillance, vous avez consommé une œuvre que nous ne nous étions pas attendu à trouver dans ces contrées hostiles. Notre patrie et nos dieux vous en savent gré, et si leur bénédiction peut être d'une influence sur votre peuple, votre règne sera un règne de paix et de bonheur, la fortune vous sourira et vos champs rendront le double de ceux de vos voisins. Merci, merci du fond du cœur; nous n'oublierons jamais que vous avez été le protecteur d'un des nôtres, son ami et son frère. Merci, merci.

L'excellent explorateur n'en put dire davantage.

L'émotion gagna sa voix et la faisait trembloter, une émotion vraie, immense, bienfaisante et régénératrice.

En ce moment il sentit ce qu'est la conciliation des âmes, loin du pays que l'on a quitté pour longtemps, au milieu de l'espace incertain et inconnu, où les dangers sont la réalité et l'amitié un leurre.

Il sentit ce que donne de courage et de force la rencontre d'une nature qui vous ouvre ses bras et vous dit : « venez; j'ai fraternisé avec un homme de votre race, de votre sang; j'en ferai de même avec vous. »

Puis un regret envahit son cerveau; celui de l'absence des braves qui avaient payé de la vie leurs efforts. Willis, de Roseilles, de Plassy, que n'étaient-ils là, eux aussi, pour recueillir ces bonnes paroles, pour les répéter et pour s'y retremper!

Toutes ces pensées se heurtaient à la fois dans la tête du chef blanc, rapidement, comme des éclairs, comme un feu roulant de délices, de douleurs et de sensations amères ou réjouissantes.

Entretiens le monarque lui-même avait rétrogradé par l'esprit, vers l'époque où le Français disparu se trouvait à ses côtés, et son âme également lui vouait une pensée de regret.

— Ce que j'ai fait pour lui, fit-il, n'était que de la simple reconnaissance. Pendant son séjour dans mon domaine il m'a éclairé de ses lumières et servi de ses conseils; il m'a appris à gouverner sagement et avec modération. Il a appelé sur Kimpoko la protection de ses dieux, et son intervention a fait des miracles. Depuis lors, nos champs ont produit doublement, nos bestiaux sont devenus de taille inattendue, et la paix n'a cessé de régner entre nous. Il m'a enseigné les préceptes pour faire tout cela et j'en bénis sa mémoire.

— C'était donc un grand connaisseur des faiblesses et des vertus humaines ?

— Il savait tout, il connaissait tout et ce que les dieux tiennent caché à nos yeux, il avait le secret de le leur arracher. Aussi je l'ai traité en ami, en co-monarque, en lui donnant, sans aucun hongo, un grand coin de terrain sur lequel il s'est construit une habitation très vaste et très commode.

Les explorateurs tendirent l'oreille.

— Le château de sir Darly, murmura de Sambry.

— Sans contredit, riposta le docteur.

— De plus, reprit le chef nègre, depuis la mort du Français, j'ai voulu que son ancienne demeure restât intacte ; je n'ai permis à personne d'y mettre la main, et je l'ai conservée précieusement, telle qu'elle était, afin de vénérer ainsi le souvenir de celui qui n'est plus.

Vraiment, c'était placer la délicatesse sur son terrain le plus honorable.

— Et où se trouve cette habitation ? interrogea de Sambry.

— De l'autre côté du village.

Les explorateurs eurent, malgré eux, un mouvement de joie.

— C'est bien cela ! exclama de Sambry.

— Que dit mon frère ? demanda le Batéké.

— Que je voudrais vous demander une grâce.

— Parlez.

— Celle de pouvoir nous installer dans cette habitation.

Un éclair de surprise courut sur le front du monarque.

— Jamais ! s'écria-t-il.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je me suis promis que personne n'en franchirait plus le seuil ; qu'elle resterait inoccupée et que je laisserais au temps seul le soin de la démolir. Après mon frère Nkundi, j'estime que personne au monde n'est plus digne de porter les pas là où il les a mis.

— Nous respectons certainement vos bonnes intentions, mais Nkundi était Français comme nous, et il nous serait consolant de pouvoir reposer nos têtes à l'endroit où il a abrité la sienne.

— Jamais ! Jamais ! répéta l'indigène.

— Nous vous serions reconnaissants.

— Cette reconnaissance ne me rendra pas mon frère.

— Personne ne pourra vous le rendre, puisque la mort l'a enlevé.

— Je ne veux pas violer sa mémoire.

— Elle n'en sera que plus vivace.

— J'ai juré de respecter ma décision.

— Les premiers moments de douleur vous ont rendu exclusifs. Consultez vos fétiches, et ils diront que vous feriez mal en repoussant ma prière. Du reste, nous serons pour vous ce qu'a été notre compatriote; nous vous guiderons de nos lumières, et mettrons à vos pieds notre expérience. Puis, à notre tour, nous jurons de ne toucher à rien de ce qui existe dans cette demeure et de vous la rendre plus tard dans l'état où elle se trouve maintenant.

Il y eut un moment de silence.

— Acceptez-vous? interrogea de Sambry.

L'indigène parut plongé dans de profondes réflexions.

— Je vais consulter mon sorcier, fit-il brusquement,

Puis, faisant un signe de la main à un de ses serviteurs, qui s'approcha tête baissée, il lui dit quelques mots à l'oreille.

Presque instantanément le sorcier fit son apparition.

C'était un vieux nègre, à l'accoutrement sordide et à la figure malicieuse.

Le monarque et lui eurent une conversation, pendant laquelle le représentant des dieux se confondit en une infinité de gestes emblématiques, levant les yeux au plafond, se tapant le ventre, lançant des phrases décousues, incompréhensibles, et entremêlant cette mise en scène de marches et de contremarches qui auraient fait pouffer de rire, si le moment n'avait pas été aussi solennel.

Enfin le sorcier prit, dans un coin de la salle, un petit poisson sec, fit un trou en terre et l'y enfouit.

Puis, avec une fixité correcte il se prit à regarder la place qu'il venait de combler.

L'opération du vieillard durait un temps assez long pour permettre aux explorateurs de s'amuser à ses dépens.

Ils durent se mordre les lèvres pour ne point éclater.

— En voilà-t-il un malin! fit de Sambry à voix douce.

— Peut-on être stupide à ce point! répondit Harris.

— Il dépasse en ridicule tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

— Pourvu que son oracle nous soit favorable.

— Je l'espère.

— Voyez donc, comme il s'entête à regarder le sol.

— Il s'endormira dessus.

— Et notre cause risque fort d'être perdue.

— Dans ce cas nous essayerons autre chose.

- Quoi donc ?
- Nous ferons parler nos dieux à nous.
- Comment agirez-vous ?
- Nous avons notre pile électrique.
- Ah diable ! Elle serait bien venue ici.
- Si j'allais la prendre ?
- Attendons d'abord l'issue de la présente comédie.
- En effet, cela vaudra mieux.

Fort heureusement, la représentation du fanatisme touchait à sa fin. Bientôt le sorcier quitta sa pose contemplative ; et, se baissant encore une fois, il déterra le poisson séché.

Avec une attention extraordinaire il se mit à l'examiner et à le tourner et retourner en tous sens.

Puis, de ses doigts calleux, il gratta le sable qui collait entre les écailles du poisson.

Son examen dut être satisfaisant, car, tout en empochant l'habitant des rivières, il s'avança, le sourire sur la bouche, vers le monarque et lui parla assez longuement, avec une volubilité de paroles auxquelles les explorateurs n'entendaient rien, mais dont ils devinaient le sens, à la satisfaction qui se peignit sur la figure des deux indigènes.

Ils purent bien vite le constater.

Le monarque se leva péniblement, et se plaçant à côté de son homme de confiance :

— Les dieux ont prononcé, dit-il aux explorateurs. Ils vous accordent la faveur que vous sollicitez, mais à une condition.

— Laquelle ? se hâta de demander de Sambry.

— C'est que vous leur fassiez de fortes offrandes.

— Et quelles sont ces offrandes ?

— Vous remettrez entre mes mains trois fusils, un baril de tabac, deux bouteilles d'eau-de-vie et trente mètres d'étoffes.

De Sambry faillit souffleter le chef.

Ainsi, les dieux donnaient leur autorisation bienveillante et c'était le monarque qui encaissait les bénéfices.

Ils étaient donc tous les mêmes, ces despotes africains.

Les deux explorateurs échangèrent, à la hâte, un regard interrogateur qui leur fut un acquiescement mutuel.

— Nous acceptons, dit simplement de Sambry.

— Dans ce cas, le marché est conclu, répondit le chef Batéké.

— Et quand pourrons-nous entrer en possession de notre nouvelle demeure ?

— Aussitôt le hongo payé.

— Aujourd'hui encore ?

— Quand vous voudrez.

Les Européens ayant atteint leur but, remercièrent le monarque, et s'en retournèrent au campement se pourvoir des objets requis, pour les porter au monarque.

Le même jour ils devinrent les nouveaux locataires du bâtiment construit par leur compatriote décédé.

Décidément sir William n'avait pas exagéré dans le récit qu'il avait fait de sa découverte.

C'était une maison construite évidemment par un connaisseur, qui y avait mis tout son savoir, étant donné qu'il ne disposait que de moyens très précaires.

La qualité dominante de ce bâtiment était l'espace et l'aérage.

Très élevée de toiture, elle laissait libre circulation à l'air frais, qui entraît, à larges bouffées, par six fenêtres. Sa construction était d'une solidité extraordinaire, composée qu'elle était de grandes poutres et de murailles cimentées de substances argileuses.

La couverture en chaume était d'une épaisseur et d'une fabrication qui ne devaient pas faire craindre les atteintes du soleil.

Cinq chambres divisaient l'intérieur, et même une sorte de cave se trouvait pratiquée dans le sous-sol.

Un grand jardin s'étendait sur l'arrière, tandis que sur le devant se trouvait une spacieuse cour entourée de palissades.

A la vue de tant de commodité, les explorateurs ne purent s'empêcher de se sentir heureux.

Ils parcouraient sans cesse leur nouveau domaine, comptant les places, leur affectant mille emplois divers et faisant des rêves insensés sur le compte de ce palais africain.

Sir William surtout était radieux.

— Eh bien, fit-il, que vous disais-je ?

— A coup sûr, je ne m'attendais pas à tant de confortable, répondit le chef.

— Ni moi non plus, ajouta le docteur.

— Ici nous installerons notre cuisine, reprit sir Darly ; là nous ferons nos chambres à coucher ; plus loin notre magasin ; puis notre salon ; de l'autre côté nous logerons nos hommes ; et qui sait si....

- Quoi encore ?
- Si je ne trouverai pas un petit coin pour en faire un cabinet de chasse.
- Nous verrons, mon ami. Avant tout, soyons pratique.
- Eh bien, ne le suis-je pas ?
- Un peu.
- Que faut-il alors ?
- Nous allons commencer par nous créer une basse-cour : des poules, des chèvres, des porcs et des moutons. La garde de ces hôtes sera confiée à notre chien. Puis nous allons faire arranger le jardin ; et, si l'envie nous prend, nous pourrions rebâtir notre four, qui nous rendit jadis de si grands services.
- A la bonne heure ! s'écrièrent les compagnons. A l'œuvre !

VIII

AU BORD DU CONGO

Déjà dès le lendemain les plans élaborés par les explorateurs avaient reçu une exécution.

A très bon compte on s'était procuré de quoi peupler la basse-cour, et aussitôt la bande d'animaux domestiques circulait dans l'enclos, à la grande joie des explorateurs, qui n'avaient jamais pensé être destinés à tant de possession sur la terre africaine.

Sir Darly en avait oublié jusque ses chasses et se plaisait à couvrir de regards satisfaits la basse-cour et ses habitants.

- Nous voici devenus fermiers, riait-il.
- Du moins temporairement, riposta le chef.
- Qui se serait attendu à cela ?
- Vous voyez bien que la bonne fortune nous réserve encore plus d'un heureux côté.
- C'est la brave Nkéré qui est contente
- Vraiment ?
- Je suis allé lui dire bonjour dans sa cuisine. La charmante fille s'y plaît tellement au milieu de ses casseroles, qu'elle voudrait bien y rester pour toute sa vie.
- Elle est donc satisfaite ?
- Enchantée. Aussi son réceptacle est-il d'une propreté et d'un bon goût qui font penser à celui des meilleurs hôtels de l'Europe.